

Eglise du Saint-Sacrement à Liège
Chapelle de Bavière à Liège - Eglise Saint-Lambert à Verviers

Feuillet 128

Mercredi 25 novembre 2020

TROIS JEUNES SAINTS JÉSUITES :

SAINT JEAN BERCHMANS (1599-1621)	2
SAINT STANISLAS KOSTKA (1550-1568)	4
SAINT LOUIS DE GONZAGUE (1568-1591)	7

**LECTURES DE LA LITURGIE DES HEURES
DANS LA COMPAGNIE DE JÉSUS¹**

¹ *Liturgie des Heures, Propre de la Compagnie de Jésus*, 1991.

Saint Jean Berchmans, religieux En BELGIQUE : 26 novembre

Jean Berchmans (1599-1621), né en Brabant, entra chez les Jésuites de Louvain, d'où il fut envoyé à Rome pour y étudier (1618). Soucieux d'imiter les saints de la Compagnie de Jésus, surtout Louis de Gonzague et Stanislas Kostka, il joignait au travail une vie de pénitence et de prière. Il mourut de la dysenterie, rayonnant de joie, à vingt-deux ans.

Lettre à ses parents (1616)²

A l'âge de 17 ans, saint Jean Berchmans, désirant se consacrer à Dieu le plus tôt possible et éviter que ses parents ne fassent obstacle à ses désirs, décida de révéler à ces derniers la résolution qu'il avait prise au fond du cœur ; aussi leur écrivit-il de Malines la lettre suivante :

Vénéré père et très chère mère,

Il y a déjà trois ou quatre mois que Dieu frappe à la porte de mon cœur ; et, jusqu'à un certain point, je la lui ai tenue fermée jusqu'ici. Mais ayant ensuite réfléchi que, soit pendant que j'étudiais, soit quand je prenais quelque délassement, que j'allais à la promenade ou que je faisais n'importe quoi, aucune chose ne me venait plus souvent à l'esprit que la pensée de me fixer fermement un état de vie, je me décidai à la fin, et même, après beaucoup de communions et de bonnes œuvres préparatoires, je fis vœu de servir, avec sa grâce, Dieu notre Maître, en religion.

² Lettre du mois d'août 1616 à ses parents. Texte original en flamand dans T. Séverin, SJ, *Saint Jean Berchmans, ses écrits*, Louvain, 1931, pp. 35-38 ; traduction française dans K. Schoeters, SJ, *Saint Jean Berchmans*, adaptation française par A. Sonet, SJ, Bruxelles, 1949, pp. 67-68.

Il est vrai que les amis et les parents éprouvent une certaine répugnance à se détacher de leurs enfants.

Mais, en moi-même, je considère autre chose : si je voyais, devant moi, d'un côté mon père, ma mère, ma sœur, etc. et de l'autre côté Dieu notre Maître avec sa Mère qui est aussi, je l'espère, ma Mère bénie : et que les premiers me diraient : « Ne nous abandonne pas, cher enfant, nous t'en prions par les peines et les fatigues que nous avons endurées pour toi » tandis que, d'autre part, Jésus me dirait : « Suis-moi plutôt, je naquis pour toi, pour toi je fus flagellé, couronné d'épines et enfin crucifié. Vois-tu ces cinq plaies sacrées : n'est-ce pas pour toi que je les ai reçues ? et ne sais-tu pas que jusqu'à présent j'ai nourri ton âme de ma chair sainte et l'ai vivifiée par mon sang sacré ? Et maintenant tu te montrerais si ingrat ? » Ah ! mes très chers parents, quand je considère tout cela, je m'enflamme de telle manière que, s'il m'était possible, je volerais tout de suite en religion, et mon âme et mon cœur ne se donneraient de repos avant qu'ils n'eussent trouvé mon Bien-Aimé.

Ainsi donc, je m'offre de tout cœur à Jésus Christ et je désire combattre ses combats dans la Compagnie. J'espère que vous ne serez pas à ce point ingrats pour vous opposer à Jésus Christ.

Je me recommande à vos saintes prières et supplie Dieu, notre Maître, qu'il veuille me donner persévérance jusqu'à la fin de ma vie et qu'il nous accorde, à vous et à moi, la vie éternelle.

Le fils obéissant de Jésus Christ et le vôtre, Jean Berchmans.

*

* *

13 novembre

SAINT STANISLAS KOSTKA, religieux

Né d'une grande famille de Pologne en 1550 à Rostkow, Stanislas s'adonna aux études classiques à Vienne à partir de 1564. Invité par la Vierge à entrer dans la Compagnie, afin de prévenir l'opposition de son père, il s'enfuit de chez lui en 1567, parcourant à pied toute l'Allemagne. Arrivé à Rome, il fut admis au noviciat par saint François Borgia. C'est là qu'il mourut le 15 août 1568, parvenu à une haute sainteté. Il fut canonisé par Benoît XIII en 1726.

Extraits des Lettre Annuelles du Collège de la Compagnie de Jésus à Vienne et des lettres de saint Pierre Canisius, prêtre et docteur de l'Eglise³.

Un jeune Polonais, appartenant à une noble famille, mais encore plus noble par sa vertu, a passé deux années entières auprès des Nôtres à Vienne. Cependant, il n'était pas possible de le recevoir sans le consentement de ses parents, non seulement parce qu'il avait été notre pensionnaire et sans discontinuer élève de notre collège, mais aussi pour un certain nombre d'autres raisons (en effet, les Pères se sont engagés à n'accepter dans la Compagnie aucun de leurs pensionnaires sans le consentement de leurs parents) ; aussi a-t-il toujours essuyé un refus. Il y a peu de jours, désespérant d'entrer ici dans la Compagnie, il est parti ailleurs voir s'il lui serait possible de réaliser son désir en un autre lieu.

³ Litt. Ann. Coll. Vindobonensis, 1er sept. 1567 : Arch, Rom. SJ., Epist. Germaniae, 140, ff. 75r-v ; B. Petri Canisii S.J. *Epistulae et Acta*, ed. Braunsberger SJ, Fribourg-en-Brisgau, 1913, pp. 63-64.

Il a été un grand exemple de constance et de piété ; aimé de tous, il ne fut à charge à personne ; enfant par l'âge, adulte par la prudence, petit de corps, grand de cœur. Chaque jour, il entendait deux messes ; plus souvent que les autres, il se confessait et recevait le Corps du Christ et priait longuement. Elève de rhétorique, non seulement il égalait, mais dépassait ses condisciples qui, peu de temps avant, lui étaient supérieurs. Jésus et la Compagnie étaient en son cœur jour et nuit ; en pleurant, il pressait les supérieurs de l'y recevoir. Il demandait même une lettre au Légat du Souverain Pontife pour contraindre les Nôtres. Mais ce fut toujours en vain. C'est pourquoi il décida, malgré ses parents, son frère et toute sa famille, de prendre la route et de chercher par un autre chemin à entrer dans la Compagnie de Jésus. Au cas où cela ne réussirait pas, il prit la résolution de passer toute sa vie sur les routes et, par amour pour le Christ, de mener une vie de pauvreté et d'humiliation. Lorsque les Nôtres eurent connaissance de ses pensées, ils tentèrent de le dissuader et l'encouragèrent à voyager avec son frère qui pensait devoir bientôt partir pour la Pologne ; ils lui dirent que si ses parents voyaient sa constance, ils donneraient peut-être leur consentement à sa requête. Mais lui demeurait inébranlé, disant qu'il était vain d'espérer cela de ses parents, car il les connaissait mieux que les autres ; il se devait d'accomplir la promesse qu'il avait faite au Christ. C'est pourquoi, son précepteur et ses confesseurs ne parvenant pas à le faire changer d'avis et de résolution, un matin, après avoir reçu le Corps du Christ, à l'insu de son surveillant et de son frère, disant adieu aux richesses de son patrimoine, il laissa les vêtements qu'il portait à l'école et à la maison ; et s'habillant d'une toile de sac, il prit le bâton à la main et quitta Vienne à la manière d'un jeune paysan pauvre. Dieu seul sait ce qui lui arrivera. Nous espérons cependant qu'un tel départ n'a pas eu lieu sans un secret dessein de Dieu. En effet, il a toujours été d'une telle constance qu'il ne paraît pas avoir agi puérilement, mais mû par une inspiration du ciel.

C'est aussi ce que pensa Pierre Canisius, alors Provincial de Germanie Supérieure. En effet, comme Stanislas était arrivé à Dillingen, il ne tarda pas à l'envoyer à Rome, écrivant au Père Général, François de Borgia, les lignes suivantes : « Celui qui vous apportera cette lettre sous la conduite du Christ vous est envoyé par notre Province. Stanislas est un jeune Polonais, noble, bon et studieux, que nos Pères de Vienne n'ont pas osé recevoir comme novice de peur d'irriter sa famille. Il est venu me trouver dans le but de mettre à exécution le vœu qu'il avait fait depuis longtemps (en effet, il avait fait vœu d'entrer dans la Compagnie quelques années avant d'être admis). J'ai mis sa vocation à l'épreuve, durant quelque temps, dans le pensionnat de Dillingen ; on l'a toujours trouvé fidèle dans ses emplois et ferme dans sa vocation. Il désirait pourtant être envoyé à Rome pour s'éloigner davantage des siens, dont il redoutait les persécutions, et faire de plus grands progrès dans la piété. Jamais, jusqu'ici, il n'a vécu parmi nos novices ; mais on pourra le mettre parmi ceux de Rome pour faire son noviciat. Quant à nous, nous fondons sur lui de grandes espérances. »

*

* *

21 juin

SAINT LOUIS DE GONZAGUE, religieux

Fils aîné de Ferdinand de Gonzague, marquis de Castiglione delle Stiviere, Louis naquit en 1568, au château de Castiglione, près de Mantoue. À l'âge de neuf ans, il fit vœu de chasteté perpétuelle devant l'autel de la Vierge. Il vécut durant plusieurs années en Espagne parmi les pages de Marie d'Autriche. Au terme d'une longue lutte avec son père, il obtint de celui-ci la permission d'entrer au noviciat de la Compagnie en 1587. Quatre ans plus tard, ayant épuisé toutes ses forces à soigner les malades atteints de la peste, il mourut à Rome en 1591. Il fut canonisé par Benoît XIII en 1726 et proclamé, en 1729, patron de la jeunesse, spécialement des étudiants.

Lettre de saint Louis de Gonzague à sa mère (10 juin 1591)⁴.

Que la grâce et la consolation de l'Esprit-Saint, très vénérée mère, soient toujours avec vous.

Votre lettre m'a trouvé encore vivant dans cette région des morts, mais prêt à partir pour aller à jamais louer Dieu dans la terre des vivants. Je pensais qu'à cette heure j'aurais déjà fait le pas décisif. Si « la charité, comme dit saint Paul, pousse à pleurer avec ceux qui pleurent et à se réjouir avec ceux qui sont dans la joie », la joie de votre Seigneurie devra être bien grande, pour la grâce que Dieu nous accorde dans ma personne, Dieu Notre-Seigneur me conduisant au vrai bonheur et m'assurant que je ne le perdrai pas.

Je vous avoue que je m'abîme et que je me perds dans la considération de cette bonté divine, cette mer immense, sans rivage

⁴ *Acta Sanctorum*, Juin 5, p. 878 ; trad. Fr. in : E. Delpierre et A. Noché, *Saint Louis de Gonzague et la Renaissance italienne*, Le Puy 1945, pp. 313-314.

et sans fond, qui m'appelle à un repos éternel après de bien courtes et bien légères fatigues. Elle m'invite du haut du ciel à ce souverain bonheur que j'ai cherché avec trop de négligence et elle me promet la récompense du peu de larmes que j'ai versées. Que votre Seigneurie veuille donc à ne pas offenser cette infinie Bonté, ce qui arriverait sûrement si vous veniez à pleurer comme mort celui qui va vivre en la présence de Dieu et qui vous servira plus par ses prières qu'il ne le fit ici-bas.

Notre séparation ne sera pas longue ; nous nous reverrons au ciel et, réunis pour ne plus nous séparer, nous jouirons de notre Rédempteur, nous le louerons de toutes nos forces et nous chanterons éternellement ses miséricordes. Tout ce qu'il fait est bien fait, puisque s'il nous enlève ce qu'il nous avait donné, c'est pour le mettre en lieu sûr et nous rendre ce que tous nous désirons davantage.

Je vous écris tout cela uniquement à cause du désir que j'ai que vous, Madame ma mère, et toute la famille receviez la nouvelle de ma mort comme une grande faveur. Que votre bénédiction maternelle m'accompagne et me dirige dans la traversée de l'océan de ce monde et me fasse arriver heureusement au port de mes désirs et de mes espérances. Je vous écris avec d'autant plus de plaisir qu'il ne me reste plus d'autre preuve à vous donner de l'amour et du profond respect qu'un fils doit à sa mère.